

* CAHIER *

ÉVASION

GRAND ANGLE
DE NAIROBI À ADDIS ABEBA

SUR LES TRACES DU NEGUS



La veille, la montée des eaux fut brusque et violente. Arrivés au point de passage de l'oued redevenu maintenant tranquille, des débris accrochés à bonne hauteur dans les feuillages de la berge témoignent encore des flots en furie qui devaient se déverser en ces lieux. La piste supposée continuer sur l'autre rive n'est plus visible, emportée sur ses premiers mètres par les alluvions...

TEXTE BERNARD DORSIMONT | PHOTOS S. MERTENS





Il nous faut dès lors explorer lentement le rivage opposé pour découvrir le point de sortie et retrouver la route vers la frontière éthiopienne. Partis de Nairobi, nous sommes au septième jour de notre voyage. Après un dernier regard, nous laissons derrière nous le lac Turkana et ses rives enchantées pour continuer notre remontée vers le nord. Peu après la mi-journée, nous rejoignons l'équipe d'assistance éthiopienne qui va nous prendre en charge, changement de territoire oblige. Le chef de groupe a les yeux globuleux, le ventre rond et le ton mielleux. Il est flanqué de son second, dont les traits du visage trahissent les origines asiatiques. Tout deux sont accompagnés d'un dandy muni de Ray-Ban réfléchissantes et Nike flambant neuves. Un paisible colosse, aussi peu bavard qu'un bœuf mais probablement aussi fort, complète l'équipage.

NUIT NOIRE

Une fois les présentations faites, nous passons la frontière matérialisée par un simple fil tendu en travers de la piste. Nous voilà dans l'ancienne Abyssinie, ex-royaume du Negus, l'empereur Haïlé Sélassié, et terre restée longtemps en dehors des routes fréquentées par les voyageurs. Notre premier contact est pour le

petit poste de garde d'Illeret. Cette formalité nous oblige à réaliser un détour vers l'ouest et rallonge d'autant notre journée. Il nous reste peu de temps avant la tombée de la nuit et sur un relief facile, nous mettons plein gaz vers le campement du soir. Il est cependant dit que cette journée ne sera pas sans difficultés. Fred, notre guide, perd d'abord son GPS qui, sous les chocs, casse son support et reste ensuite introuvable dans l'obscurité montante. De mon côté, le phare de ma moto qui fonctionnait par intermittence, finit par rendre l'âme définitivement. Enfin, Toni et moi qui avions des réservoirs plus petits tombons en panne d'essence. Grâce à une bouteille en

“ **MÊME SI L'INFLUENCE DU MONDE MODERNE COMMENCE À SE FAIRE SENTIR, LE SUD DE L'ETHIOPIE GARDE SES TRADITIONS ANCESTRALES.**

plastique, nous transvasons un peu de carburant et poursuivons notre route dans la nuit maintenant devenue noire.

Nous ne sommes plus très loin du but et je suis une autre moto de près, pouvant ainsi prendre mes repères grâce à son éclairage. Un peu plus loin cependant, le moteur hoquète à nouveau sous le manque d'octane. Je suis en train de gagner le côté de la piste en roue libre quand je sens une poussée en avant. C'est Stéphane qui, jambe tendue et pied sur l'extrémité de mon bras oscillant, redonne un peu de vie à ma machine devenue inerte. On chemine ainsi quelques minutes quand, soudain, étant resté sur la partie droite de la piste, j'aperçois vaguement un gros trou juste devant ma roue avant. Je n'ose pas changer brusquement de ligne n'étant pas sûr que Stéphane a vu lui aussi l'obstacle et choisis de le prendre de face. Mal m'en prend! Il s'agit d'une tranchée d'écoulement dont la marche de sortie est oblique et fait plus de 30cm de haut. Dans le noir complet, je ne la vois pas arriver, les motos s'entremêlent et nous sommes brusquement jetés au sol. Pas trop de mal pour mon compagnon d'infortune, un peu plus pour moi qui réveille une vieille blessure à l'épaule. Moralité: l'Afrique, de nuit et à fortiori sans phare, ça reste périlleux!



Peu avant le passage de la frontière, le camion d'assistance nous rejoint. L'ancienne et mystérieuse Abyssinie nous attend.

TRAVERSÉE DANS LE TEMPS

Une nuit un peu douloureuse sous nos tentes nous remet cependant les idées en place d'autant que l'étape du jour s'annonce passionnante. Il s'agit d'aller rendre visite aux tribus Hamer. En une petite course d'un peu moins d'une centaine de kilomètres, nous effectuons un véritable saut dans le temps. Semi-nomades, les Hamer suivent le plus souvent un itinéraire tracé par leurs ancêtres. Ils vivent en petites communautés dans des huttes précaires et sont d'abord éleveurs de bovins. À notre arrivée, tout le village se rassemble devant nous et attend sagement que leur chef ait fini les négociations avec notre guide. Un jour, il y a longtemps sans doute, un touriste de passage a dû proposer un petit billet en échange de quelques photos. Très rustiques, c'est le moins que l'on puisse dire, les Hamer ont malgré tout vite compris ce que représentait l'argent. Depuis, chaque prise de vue se monnaie. Il faut d'abord demander la permission de photographier et, ensuite, convenir du prix à payer, qui heureusement, reste très raisonnable.

Les femmes sont habillées de trois peaux de chèvres et portent de nombreux colliers. Leurs cheveux tressés sont enduits de beurre et d'ocre rouge. Un des hommes armé d'un fusil porte une coiffure particu-

lière. Celui-là a réussi l'épreuve de l'Ukuli, un rite initiatique qui marque le passage des garçons à l'âge adulte, la possibilité pour eux de prendre femme et de posséder un troupeau. Lors de cette cérémonie, des bœufs sont alignés côte à côte. Il s'agit pour l'Ukuli de courir par-dessus le troupeau et d'effectuer quatre allers-retours sans chuter. Il devient alors Donza (nouvel homme) tandis que toute la communauté célèbre l'évènement par des chants et des danses. Nous ne pouvons qu'être étonnés de découvrir leur façon de vivre encore très primitive mais nous sommes aussi un peu mal à l'aise devant le voyeurisme que nous leur infligeons. Voyeurisme accepté et marchandé, certes, mais cette « intrusion » de nos vies modernes au sein de leurs pratiques ancestrales ne peut que les perturber à terme...

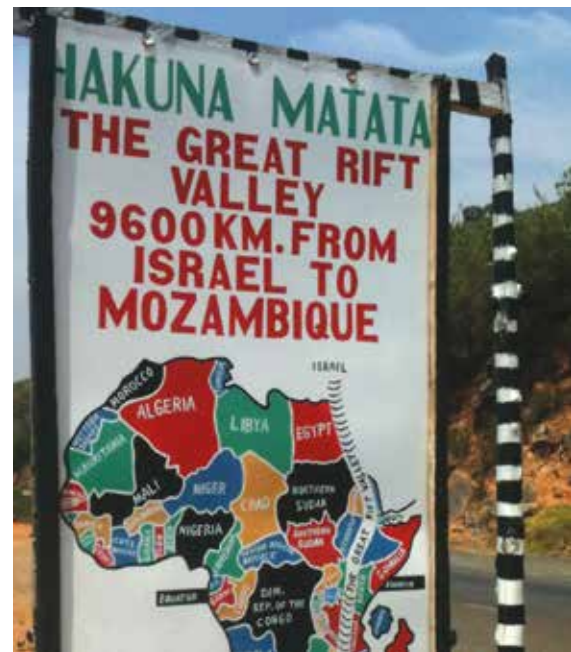
CHOC DES CULTURES

Passé ce premier choc culturel, nous ne sommes cependant pas au bout de nos découvertes car, le lendemain, partis de Djinka, la piste nous porte vers les bords de la rivière Omo à la rencontre des Mursis et de leurs célèbres femmes plateau. L'effet est plus saisissant encore. Certains des hommes sont nus et bariolés de lignes de peinture blanche, d'autres sont armés et flanqués d'étranges coiffes. Mais c'est surtout le disque que portent les femmes qui attirent irrésistiblement





Une moto s'est couchée dans un passage à gué difficile: petite séance de mécanique est en vue.



Peintures sur le corps chez les Hamar, femmes plateau chez les Mursis ; la vallée de l'Omo est encore peuplée de tribus saisissantes.



notre regard. Il s'agit d'une très ancienne coutume. Avant l'âge de dix ans, la jeune fille subit une extraction des incisives inférieures, sa lèvre est percée et une cheville de bois est mise en place. L'orifice est agrandi d'année en année par l'introduction de cylindres de plus en plus grands jusqu'à la mise en place d'un disque d'argile décoré de gravures. Plusieurs explications ont été avancées pour tenter de comprendre ce phénomène. Une des plus communément admises veut que les Mursis agissent ainsi afin de rendre leur communauté féminine moins attractive. Expliquons-nous: dans le passé, il n'était pas rare de les voir se quereller avec leurs voisins Hamar ou Bodi. Ces luttes tribales entraînaient des razzias de bétail mais aussi de jeunes femmes. En pratiquant cette mutilation labiale, les Mursis entendaient ainsi rendre leurs compagnes moins «esthétiques» au regard de leurs ennemis. De nos jours, cette fonction serait devenue purement symbolique puisque seules les femmes de castes élevées sont en droit de les porter. Quoiqu'il en soit, dans cette région reculée de l'Éthiopie, nous vivons un moment unique au contact de ces populations si particulières dont nous garderons le souvenir pour longtemps.

LE TOIT DE L'AFRIQUE

Le lendemain, nous quittons la plaine pour gagner progressivement les hauteurs. Considérée comme le toit de l'Afrique, l'Éthiopie se caractérise par une altitude moyenne élevée. Une fois dans les montagnes, nous évoluerons toujours aux alentours de 2.000m. Le paysage, qui ne variera plus guère jusqu'à la fin de notre parcours, est fait d'innombrables collines rondes et douces aux déclivités cependant prononcées. Partout se succèdent de petites habitations entourées de quelques carrés de culture. Aucune séparation ni clôture. Chacun semble s'être un jour installé là et vivre depuis des ressources que ces quelques arpents lui procurent. Une hutte où on dort à même le sol, les pieds nus, quelques vêtements très simples souvent déchirés ou troués, un ou deux bidons de plastique pour le transport de l'eau, une nourriture basique mais qui ne manque pas, le peuple des campagnes éthiopiennes ne possède pas grand-chose et dispose, en même temps, de tout ce qu'il lui faut pour vivre. Il semble en bonne santé et relativement bien organisé au travers d'un maillage agricole particulièrement serré. Les Chinois ont d'ailleurs bien compris le potentiel de cet immense cellier. À l'heure où le prix des cé-



réales ne cesse d'augmenter, ces hommes ont passé des accords commerciaux et, en échange, construisent des routes, développent les infrastructures et implantent des usines dans tout le pays. En fin de journée, nous gagnons Sodo, une large agglomération de plusieurs milliers d'habitants. La façade de notre hôtel, un des seuls bâtiments affichant quelques étages est un peu bizarre et semble avoir été érigée de travers. Le soir, à intervalles réguliers, nous nous trouvons plongés dans le noir suite à des pannes d'électricité récurrentes. Le repas qu'on nous sert n'est pas assez cuit et plusieurs d'entre nous tomberont malades le lendemain. Finalement, de simples périétries sous ces latitudes...

RENCONTRES

Les pistes éthiopiennes sont un peu usantes, larges et régulièrement empruntées par des camions ou autobus qui desservent les villages. Une tôle ondulée particulièrement dure se forme et, sur nos petites 250, nous sommes secoués comme des pruniers. De temps en temps, nous nous arrêtons au sein d'un bourg afin de prendre un thé réconfortant. Notre petite troupe crée chaque fois un début d'émeute parmi les habitants et, souvent, la même scène nous est rejouée. L'un d'eux se met en tête de faire la police et armé d'un bâton, poursuit la population à coup d'invectives et chasse ceux qui s'approchent de trop près.

“ **CONTRASTE ENTRE LA PAUVRETÉ ET LE DÉSORDRE DES VILLES ET LE CALME ET L'INSOUCIANCE DES CAMPAGNES.**

Un autre joue l'érudit. Baragouinant un peu d'anglais, il fait mine de s'intéresser à notre voyage et adopte un air docte et inspiré devant ses congénères. Lors de ces rencontres, nous constatons que la morphologie des autochtones varie au gré de notre périple. La mixité est prononcée, le type des visages est marqué et, à mesure que nous remontons vers le nord, nous voyons dans les traits l'influence arabe de la Somalie et du Yémen tout proches. Nous nous trouvons toujours dans les campagnes mais, au fur et à mesure que nous nous rapprochons d'Addis, la population devient plus dense. Arrêtés un moment au bord du chemin pour admirer le paysage, nous avons la désagréable surprise de voir un gamin filer avec les gants que l'un d'entre nous avait laissés sur sa moto. Petite poursuite, arrivée dans les quelques huttes voisines, interrogations des habitants, palabres avec les familles et René récupère ses mitoufles, souriant de l'issue heureuse de cet incident.

ASPHALTE SURPRISE

Au campement du soir à Ameya, nos accompagnateurs éthiopiens arrivent avec, entravée sur le toit de leur 4x4, une petite chèvre achetée au village voisin. Le cœur un peu serré, je regarde l'animal que les gamins du coin, à peine âgés de dix ans, entraînent au bout d'une corde derrière un petit baraquement. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le quadrupède est égorgé, suspendu par les pattes arrières et dépiauté avec un savoir-faire évident. Il finira le soir dans nos assiettes, un peu refroidi cependant par le gros orage que nous essayons. Les jours suivants, nous continuons vers la capitale. Au fur et à mesure de notre randonnée, nous retrouvons en certains endroits un peu d'asphalte. Nous restons prudents car celui-ci, en plus d'être glissant, se révèle extrêmement encombré. Camions, bus, piétons en tout sens, très nombreux animaux qui campent au milieu du chemin et détalent au dernier moment, parfois à gauche, parfois à droite, il s'agit d'ouvrir l'œil. En nous rapprochant du centre du pays, nous passons par plusieurs grandes agglomérations. L'une d'elles est Jimma. Lorsque nous y pénétrons, nous quittons d'un seul coup le calme et l'harmonie des campagnes pour le désordre et la pollution urbaine. Beau coup d'agitation, du bruit, de la poussière, des constructions inachevées un peu partout avec, entre elles, des terrains vagues,

Véritable grenier de l'Afrique, le «toit du monde» étale ses cultures à perte de vue.



une circulation intense et disparate et, surtout, la pauvreté omniprésente qui saute aux yeux. Vu de ce côté, l'Éthiopie offre un visage très différent et nettement moins souriant.

CHAOS STATION

Le lendemain matin, au moment de partir, nous tentons d'effectuer le plein des motos. L'occasion de vivre un chaos indescriptible. Les alentours de la station d'essence sont incroyablement encombrés. La route d'accès est en construction et voit défiler sur son sable jaune toutes sortes de véhicules: de la charrette tirée par un âne aux énormes camions en passant par les innombrables scooters triporteurs qui jouent le rôle de taxi. Tous se pressent autour des pompes et tentent de se frayer un passage, qui pour entrer, qui pour sortir de cet imbroglio de métal. En face, des maçons construisent ce qui devrait être une rigole pour l'écoulement des eaux. Nonchalants, ils sont une dizaine à, de temps à autre, manier la truelle entre deux parlottes alors que trois femmes assument les tâches les plus lourdes en transportant le gravier, les pieds nus et au moyen d'un antique brancard. L'une des motos refuse de repartir.

Une heure passe, puis deux. Nous avons trouvé refuge à l'arrière de la station dans une zone un peu plus calme. Assis à même le sol, nous observons le ballet d'une jeune femme qui sert à manger à quelques militaires. Un sourire, d'abord discret, ensuite plus franc répond à notre petit signe amical. Quelques minutes plus tard, très simplement, elle vient vers nous pour nous offrir du café. Elle tient quelques grains dans sa main et nous invite par signe à les croquer afin d'en apprécier l'arôme. De quoi nous rappeler que cette boisson si répandue est originaire d'Éthiopie, et plus particulièrement de la province de Kaffa. Nous la regardons s'éloigner, encore sous la grâce fugitive de l'instant passé, goûtant pleinement ce moment et nous remémorant les mille petites faveurs de Dieu que nous avons connues au cours de cet inoubliable périple. La route nous attend cependant. Car comme l'a dit le poète: «Qui a l'habitude de voyager sait qu'il arrive toujours un moment où il faut partir».

Renseignements:

www.safaris-de-fred.com, fredlink@icloud.com
www.lesroutesdailleurs.com
www.motorbike-safari.com



“ TRAVERSÉE D'UN VILLAGE.
LES MOTOS SONT RARES EN ETHIOPIE
ET CRÉENT UN ATTROUPEMENT À
CHAQUE ARRÊT.